

Annie Tardits

## Le corps de *L'insu*<sup>1</sup>

### *I L'expérience du cartel*

On peut parler d'un cartel auquel on a participé à plus d'un titre : au titre d'une expérience de travail avec d'autres, ce qui ne va pas forcément de soi, au titre de l'expérience d'un dispositif où chacun porte son nom, le chacun du cartel renvoyant, chez Lacan, à la personne plutôt qu'au sujet. Au titre aussi de ce que les textes canoniques désignent comme le produit propre à chacun...

Sans doute vaut-il mieux essayer d'en parler en échappant à ce que Lacan, précisément dans ce séminaire, désigne comme la force démoniaque du surmoi qui pousse à dire, qui le pousse à enseigner. Il dit ça justement le 8 février 1977 ; c'est la deuxième fois qu'il se fait remplacer par Alain Didier-Weill... après avoir dit que l'idéal, l'idéal du moi, ce serait de ne rien dire et d'en finir avec le symbolique. Ça devait faire bizarre d'entendre ça. Ça fait bizarre de le lire. Ça fait penser à ce qu'il dit en 1946 à Bonneval, il parle du « fantasme d'avoir la main pleine de vérités pour mieux la refermer sur elles<sup>2</sup> ».

Si j'évoque ce propos c'est qu'il est assez significatif du côté bizarre pour ne pas dire perturbant de ce séminaire dit *L'insu*. Bizarre, c'est le premier mot qui m'est venu aussi pour parler de l'effet qu'a pu avoir sur nous, faisant cartel, ce séminaire un peu déboussolant. La bizarrerie la plus flagrante de ce cartel c'est qu'en six ans (sept moins un) nous avons seulement travaillé six ou sept séances sur douze ! À l'occasion d'aujourd'hui j'ai relu l'ensemble de la partie texte du séminaire que j'avais lu et travaillé, partiellement aussi, de nombreuses années avant, sans m'arrêter sur les dessins. En relisant j'ai forcément été frappée que nous ayons laissé de côté la séance du huit février et celle du quinze où Lacan

---

<sup>1</sup> Intervention issue du travail du cartel sur la lecture du séminaire de Jacques Lacan *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre* [1976-1977], à la matinée Cartels et autres collectifs de travail le 18 mai 2014 à l'IPT de Paris. Cartel composé de Christian Centner, Claude Garneau (Plus-un), Charles Nawawi, Solal Rabinovitch, Françoise Samson, Annie Tardits.

<sup>2</sup> J. Lacan, « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 151.

répond à l'exposé qu'il avait demandé de faire à Alain Didier-Weill, un exposé qui concernait la question de la passe, et même, plus précisément, qui était une tentative de répondre à la « rumeur » d'un « échec de la passe ». Ce jour-là, le huit février, Lacan démarre en disant qu'il se casse la tête sur un mur, un mur qui est bien sûr de son invention. Est-ce le mur de la ritournelle d'Antoine Tudal mise en exergue de la partie III de « Fonction et champ de la parole et du langage », et souvent repris par lui<sup>3</sup> ?

Souvent la séance de cartel s'engageait sur la proposition de l'un ou de l'autre de revenir à telle ou telle séance sur laquelle nous nous étions cassé la tête, nous aussi, une fois précédente. En relisant ces séances de février qui concernent la passe je me suis étonnée de n'avoir pas proposé qu'on les travaille, alors qu'elles m'avaient retenue il y a plusieurs années et que s'y trouve posée la question de dire ou de ne pas dire à l'Autre « qui sait que je sais qu'il sait que je sais »... mais qu'est-ce qui peut faire raison pour dire ? Question cruciale, pour la passe, mais aussi bien pour une analyse. « Celui qui sait, c'est, dans l'analyse, l'analysant. » Il déroule ce qu'il sait, reprend Lacan le 10 mai... encore faut-il qu'il y ait raison pour dire ce qu'il ne sait pas savoir... l'insu.

Là encore j'évoque un propos d'une séance que nous n'avons pas travaillée, malgré la demande insistante de Christian Centner. Nous nous sommes arrêtés au bord des trois dernières séances où Lacan ne se sert pas d'objets topologiques ni de dessins... finissant par dire qu'« il n'y a pas de dessin possible de l'inconscient<sup>4</sup> ».

Après coup je fais l'hypothèse que ces sortes de lacune dans notre lecture tiennent sans doute à la façon dont nous étions aspirés par la singularité de ce séminaire et de la position qu'y tient Lacan. L'hétérogénéité des personnes du cartel à l'endroit de la topologie renforçait peut-être cette aspiration. Je parle ici de la pratique, de la manipulation de ces objets et de leur mise à plat dans un dessin.

Lacan annonce d'emblée que son titre indique son essai d'introduire « quelque chose qui va plus loin que l'inconscient » : on se

---

<sup>3</sup> J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 289. Et « Le savoir du psychanalyste » [6 janvier 1972] *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011, p. 98.

<sup>4</sup> J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit, séance du 10 mai 1977.

demande bien sûr quel inconscient ? L'inconscient structuré comme un langage ? La façon dont l'intitulé joue de l'homophonie translinguistique fait bien sûr penser à la langue, à l'inconscient dit réel par Lacan. Mais par son allusion à Lol V. Stein qui « au jeu de la mourre<sup>5</sup> » se perd, on pense aussi à la réalité sexuelle de l'inconscient, à sa béance... Ou bien ce « plus loin que l'inconscient » concerne-t-il autre chose que l'inconscient ? La question de la consistance des trois ronds du nouage RSI fait venir dès le début la dimension des corps — corps de l'imaginaire, corps du symbolique, corps du réel — et impose le tore : celui du séminaire *L'identification*, celui qui en se traversant lui-même donne la bouteille de Klein ; celui qui, retourné après avoir été troué, devient un tore-trique ; celui, réduit à une corde, des ronds de ficelle du nœud borroméen ; enfin, le tore qu'est le corps du vivant qui parle.

Avec l'entrée en scène de ce tore, de ces tores, s'engage une recherche d'un « plus loin que l'inconscient » dans une distance prise d'avec Freud. Mais Lacan constate : « Au point où j'en suis je ne trouve pas tant que je ne cherche, autrement dit je tourne en rond<sup>6</sup>. » Chaque séance, à partir de la troisième, souligne son échec, son empêchement, son trac, les nuits passées à cogiter, le côté pénible, l'envie de plus en plus médiocre de parler au séminaire, la pénibilité, l'épuisement, la force démoniaque du surmoi qui pousse à enseigner, l'appel (c'est son terme) à Alain Didier-Weill pour qu'il se substitue à lui... le dommage qui résulte, pour ce qu'il a à dire, de s'être si longtemps attardé et épuisé pendant quarante-huit heures à faire une tresse à quatre, une « quatresse ». Ce sont ses mots ; comme une basse continue.

Pendant ces années de cartel, nous n'avons guère parlé de ces dires de Lacan qui donnent une tonalité si singulière, si déroutante, à ce séminaire. Après coup je peux supposer que c'était moins l'effet d'une défense contre cette recherche déroutante que l'effet de la façon même qu'avait Lacan d'avancer péniblement, lentement, dans sa tentative : nous avons sans doute été aspirés par son empêchement.

---

<sup>5</sup> J. Lacan, « Hommage fait à Marguerite Duras du ravissement de Lol V. Stein », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 191.

<sup>6</sup> J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, *op. cit.*, séance du 15 mars 1977.

Autre chose sans doute faisait difficulté dans cette recherche de Lacan : les questions ou les propos parfois énigmatiques ne trouvaient pas toujours leur écho ou leur répondant dans les dessins, et parfois une hypothèse avancée avec un dessin restait sans commentaire, énigmatique. Cette discontinuité avait aussi des effets sur la discontinuité de notre lecture, sans doute parce qu'elle était renforcée par notre hétérogénéité à l'endroit des objets et dessins topologiques. C'est peut-être parce que le cartel faisait avec cette discontinuité qu'il a pu s'interrompre pendant plusieurs mois en raison d'un problème de santé d'une des personnes ; le cartel l'a attendue.

## 2 *Le corps torique : l'accès hystérique, la danse, la sculpture avec L'insu*

Dans l'aspiration que produisait, sans doute pour chacun de façon singulière, la tentative péniblement soutenue par Lacan dans ce séminaire, chacun a pu se saisir d'un bout de texte, d'une figure, d'une question, entrant en résonance avec une question sienne. Je voudrais dire quelques mots de la façon dont je me suis soutenue de notre lecture en cartel quand j'ai tenté de construire quelque chose sur l'accès hystérique au moment du colloque sur le refoulement originaire qui a eu lieu dans le temps du cartel<sup>7</sup>.

Je ne vais pas reprendre ce topo qui se trouve dans les actes de ce colloque, mais essayer de dire comment ce que Lacan dit du corps et de l'hystérie dans *L'insu* m'a rendue attentive aux deux premières étapes de la « grande crise » dans l'hystérie et aux phénomènes de corps qui occupent la scène sur fond d'une absence de conscience. La question de l'absence hystérique m'avait retenue depuis longtemps, absence qui peut, mais pas toujours, devenir le lieu — l'espace ? — de la crise hystérique. Mais je n'ai compris qu'en faisant ce travail que j'avais rencontré l'épure de la dite crise lorsque juste après la passe et la nomination je m'étais engouffrée dans la question de la voix que Socrate entend et qui l'arrête des heures durant, debout, absent aux autres et à lui-même, raide comme une trique, écoutant la voix de son *daimôn*.

Il y a vingt-cinq ans je n'aurais pas dit : raide comme une trique. C'est *L'insu* qui me le permet et a suscité, peut-être autorisé, une hypothèse sur l'accès hystérique comme jouant une phallicisation du corps et opérant une phallicisation de la jouissance « autre » — autre que la

---

<sup>7</sup> A. Tardits, « Une aussi pure absence ? L'accès hystérique avec le refoulement originaire », *Le refoulé originaire, traces et constructions, Carnets de l'EpSF n° spécial colloque 2012*.

phallique — qui s'en trouve refoulée. Cette jouissance autre a son lieu dans le corps, dans le temps où le savoir que l'on nomme inconscient repose « dans le gîte de la langue<sup>8</sup> » avant qu'en soit extraite la différence comme telle du signifiant, sa valeur différentielle, sa valeur tout court, qui va supporter la langue.

Après avoir dit l'hypothèse qui s'est construite il faut que je revienne en arrière sur quelques éléments qui ont permis de la construire, cette construction ayant trouvé un écho imprévu dans la danse contemporaine et la sculpture.

Parmi les quatre étapes, toutes sur fond d'absence, repérées et systématisées par Charcot, de la crise hystérique complète, Freud a plutôt retenu la troisième et la quatrième : l'expression des affects par les mimiques et le délire verbal ou ambulatoire rendaient manifeste l'existence d'une scène inconsciente. Il a eu plus de mal à rendre compte des phénomènes de corps de la première et deuxième phase où se rencontrent, à l'état naissant, les symptômes de conversion, mais qui les excèdent. Dans ces deux phases, après l'aura qui annonce la crise spontanée (pas celle sous hypnose), la perte de conscience fait se coucher la personne, sous l'effet souvent d'une chute ; puis le corps se rigidifie avec des contractures des membres, avant que s'engagent des mouvements en flexion ou en extension.



---

<sup>8</sup> J. Lacan, Le Séminaire, Livre XX, *Encore*, *op. cit.*, p. 129, séance du 26 juin 1973.

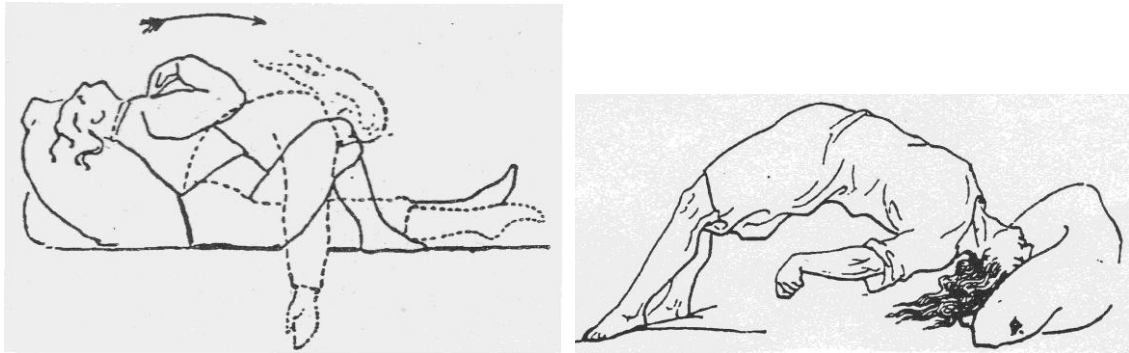


fig. 7

Les schémas de Bourneville permettent de lire l'alternance de l'enroulement du corps sur lui-même et de son érection en extension jusqu'à l'*opisthotonos*<sup>9</sup>.

Cette alternance est venue se connecter, se lire avec deux façons d'appréhender le corps dans *L'insu* : le corps torique du tore-bouée, le corps-trique du tore après retournement — c'est sans doute une chose nouvelle de ce séminaire que ces façons d'appréhender le corps humain, c'est-à-dire le corps du vivant qui parle. Déjà dans *Encore* Lacan s'adressait aux auditeurs en leur disant : « Le corps ça devrait vous épater plus<sup>10</sup> ». Dans *Le sinthome* il avance une approche du corps, dans son volume et plus seulement dans l'image au miroir. C'est le corps-sac, fermé avec une corde, approché plutôt avec la gonfle de l'obsessionnel. C'est un corps-sphère dont il dit qu'il est la seule consistance du parlêtre, corps qui captive et qu'on adore (ou déteste) bien qu'il foute le camp à tout instant<sup>11</sup>. Il continue à en parler en termes de forme.

En approchant le corps avec le tore dans *L'insu* Lacan tente de faire entendre que le corps est une structure et pas une forme. Si structure est à entendre comme RSI, selon la façon dont les trois dimensions du corps, le Réel du corps, l'Imaginaire du corps, le Symbolique du corps, seront nouées — à deux ou à trois — ou en continuité, on n'aura pas les mêmes phénomènes de corps. Lacan produit la continuité RI dans une séance qui nous a régulièrement aspirés.

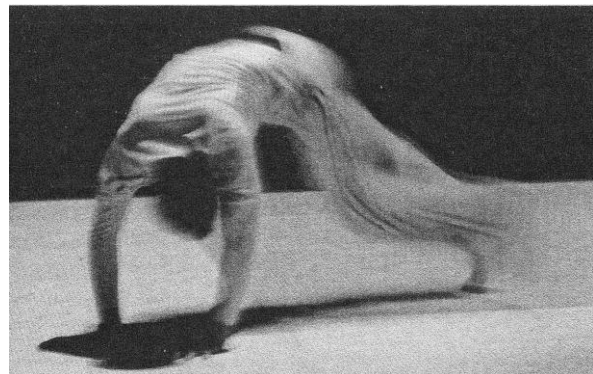
Le tore-trique vient à Lacan avec l'hystérique. Ce tore-trique qui advient avec un retournement du tore-bouée, c'est un corps bandé, phallicisé. Lacan ne peut ignorer l'expression argotique « avoir la trique »

<sup>9</sup> Bourneville et Regnard, *Iconographie photographique de la Salpêtrière*, t. II, 1878.

<sup>10</sup> J. Lacan, *Encore*, *op. cit.*, p. 99, séance du 8 mai 1973.

<sup>11</sup> J. Lacan, Le séminaire, Livre XXIII, *Le sinthome*, p. 66, séance du 20 janvier 1976.

pour bander. Cette structure du tore-trique éclaire-t-elle celui que les paléanthropologues nomment « homo erectus », advenu dans la préhistoire d'un lent soulèvement ?



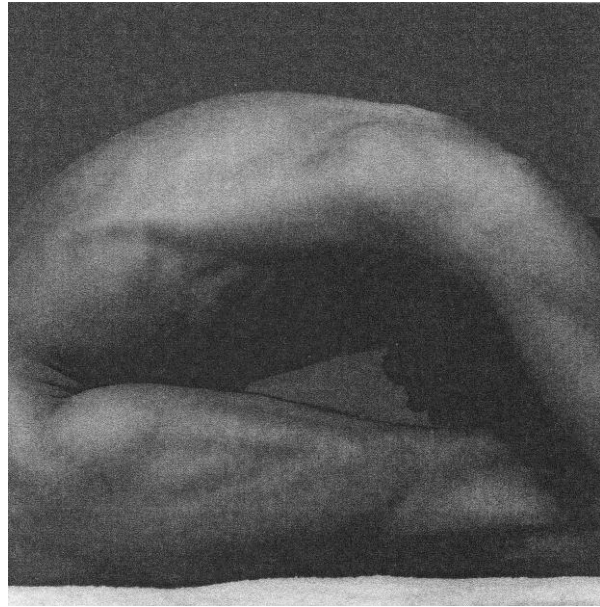
D'une série de photographies de la grande crise on peut retenir ce moment de soulèvement<sup>12</sup>. La figure de danse, « Érection » (2003), de Pierre Rigal y fait écho ; à son insu sans doute.

Ce mouvement évoque aussi celui du petit d'homme quand il passe à la position debout de la marche, anticipant et accompagnant, dans le mouvement du corps, la phallicisation par la parole, l'accès à la jouissance phallique qui refoule la jouissance autre, celle du pulsionnel non phallicisé. Ce refoulement de la jouissance autre qui exile le petit d'homme du rapport sexuel — pas sans reste — Lacan le fait parent sinon équivalent du refoulement originaire.

Le tore-bouée, qui lorsqu'on le retourne d'une certaine façon devient un tore-trique, nous dit-il quelque chose de ce qu'il en est de l'intérieur de la bouée dont l'extérieur est l'espace implicite au fait qu'il y a du langage ? Dit-il quelque chose du pulsionnel non phallicisé, celui qu'accompagne et anime la langue où gîte l'inconscient que Lacan dit réel ? Mais aussi bien du pulsionnel silencieux de la « bouche cousue » qu'a peint Füssli avec « *Le silence* » et qu'a photographié Mappelthorpe avec *Jason* (1983).

---

<sup>12</sup> Rumno, *Iconografia del gran isterismo*, 1890.



C'est donc avec l'hystérique, mâle ou femelle, que Lacan avance le tore-trique. Il parle d'ailleurs de « l'hystorique », écho à l'hystorisation qu'il a fait valoir quelques mois plus tôt pour la passe. L'hystorique est, dit-il, soutenu comme trique par son amour pour le père. Ce n'est pas sans rapport avec la première identification de Freud, cette identification qu'il a laissée de côté dans le séminaire du même nom ; pas sans rapport avec le signifiant primordial.

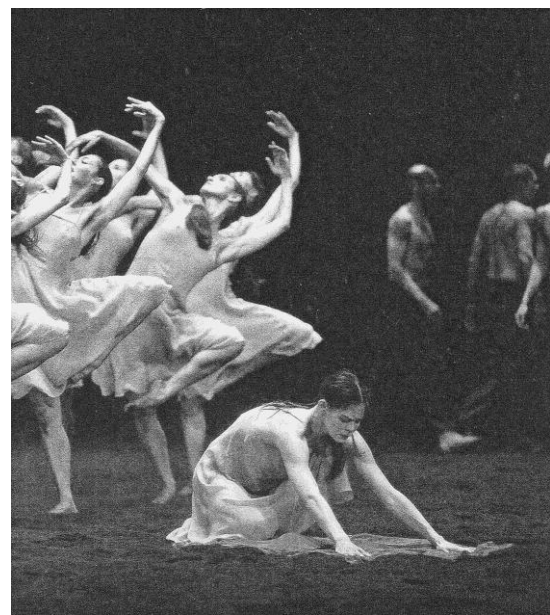
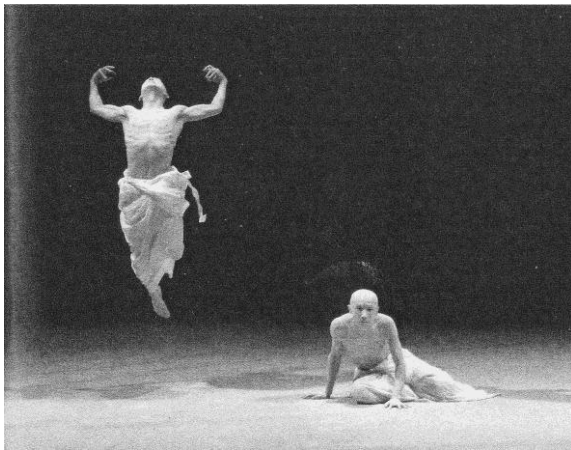
C'est avec ces deux états du tore que j'ai donc approché les deux premières phases de la crise hystérique. La crise donne à penser que la phallicisation de l'autre jouissance n'est pas une opération du Saint-Esprit, c'est une bataille. Le corps devient le terrain d'une bataille. C'est comme ça que je lis l'alternance des deux positions du corps que Bourneville a rassemblées dans la figure 7. La suite de la crise nous apprend d'autres choses mais je ne m'y engage pas et vous renvoie au texte du colloque (*cf.* note 6).

Je voudrais par contre évoquer comment, sur ces questions du corps aussi, l'artiste « toujours précède l'analyste », « lui fraie la voie »,



comme le dit Lacan dans son hommage à Marguerite Duras<sup>13</sup>. Il y a d'ailleurs dans le titre du séminaire un clin d'œil à ce texte : les ailes de Lol, le jeu de la mourre auquel elle se perd, le nœud, à trois, de la scène du bal qui se refait quand Lol guette le couple d'amants.

C'est d'abord la danse que j'ai rencontrée en essayant de lire la crise hystérique, la danse contemporaine qui fait beaucoup avec l'alternance du corps à terre replié sur lui-même, sorte de tore-bouée, et de l'extension du corps-trique. La danse buto et Pina Bausch, entre autres, écrivent leurs chorégraphies avec ces deux états du corps torique.



Après la danse, c'est la sculpture que j'ai rencontrée, celle de Rodin et celle que réussit à rendre Mapplethorpe avec la photographie<sup>14</sup>. Dans le temps, tout récent, où je relisais pour aujourd'hui le séminaire, j'ai vu l'exposition qui les met en résonance. Leur œuvre peut donner à entendre comment l'artiste peut se saisir de son expérience du corps comme torique, comme tore-bouée ou tore-trique. Une pratique de l'analyse qui permettrait la deuxième coupure, dite « contre psychanalyse<sup>15</sup> » par Lacan dans *L'insu*, peut-elle en prendre de la graine ?

---

<sup>13</sup> J. Lacan, « Hommage fait à Marguerite Duras du ravissement de Lol V. Stein », *Autres écrits*, op. cit., pp. 191 à 197.

<sup>14</sup> Voir photographies ci-après : *Lydia Cheng* (1985) ; *Tyrone* (1987).

<sup>15</sup> J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, op. cit., séance du 14 décembre 1976.

